

## LA PART MAUDITE

Georges Bataille

Minuit, 2014 (1949), 166 pages

### **Présentation**

Georges Bataille (1897-1962) est un bibliothécaire et écrivain (romancier, essayiste ...) français, auteur d'une œuvre considérable, inclassable et féconde (pointons *L'expérience intérieure*, *Le Bleu du ciel*, *L'Érotisme*, *La littérature et le mal*, etc.).

*La part maudite* est, aux dires mêmes de l'auteur, « un ouvrage d'économie politique ». Les bases théoriques de l'essai ont été jetées dans un article, « La notion de dépense », écrit dix-huit ans plus tôt, en 1931. Le livre le prolonge, le complète, le nuance. Pour certains commentateurs, l'article, plus virulent et condensé, atteint mieux son objectif. Mais pour Bataille, *La part maudite* est le livre le plus important de son œuvre : le seul où « il ait tenté de construire un exposé systématique de sa vision du monde : philosophie de la nature, philosophie de l'homme, philosophie de l'économie, philosophie de l'histoire ».

#### ➔ **Extrait de « La notion de dépense » :**

« Tout ce qui était généreux, orgiaque, démesuré a disparu. [...] Les représentants de la bourgeoisie ont adopté une allure effacée : l'étalage des richesses se fait maintenant derrière les murs [...]. Les bourgeois de la classe moyenne, les employés et les petits commerçants, en accédant à une fortune médiocre ou infime, ont achevé d'avilir la dépense ostentatoire, qui a subi une sorte de lotissement et dont il ne reste plus qu'une multitude d'effort vaniteux liés à des rancœurs fastidieuses. À peu d'exceptions près cependant, de telles simagrées sont devenues la principale raison de vivre, de travailler et de souffrir de quiconque manque du courage de vouer sa société moisie à une destruction révolutionnaire. [...] À quelques pas de la banque, les bijoux, les robes, les voitures attendent aux vitrines le jour où ils serviront à établir la splendeur accrue d'un industriel sinistre et de sa vieille épouse, plus sinistre encore. À un degré inférieur, des pendules dorées, des buffets de salle à manger, des fleurs artificielles rendent des services également inavouables à des couples d'épiciers. [...] La générosité, la noblesse ont disparu et avec elles la contrepartie spectaculaire que les riches rendaient aux misérables. »

Dans l'avant-propos de *La part maudite*, Georges Bataille témoigne de l'étonnement que provoqua l'annonce de son projet d'écriture, lui qui écrivait sous l'influence, entre autres, de Nietzsche, de Hegel et de Sade (auteurs qui ne sont pas réputés pour leur pensée économique). « Je devais m'expliquer et ce que je pouvais dire en quelques mots n'était ni précis ni intelligible. Je devais ajouter en effet que le livre que j'écrivais n'envisageait pas les faits à la manière des économistes qualifiés, que j'avais un angle de vue où un sacrifice humain, la construction d'une église ou le don d'un joyau n'avaient pas moins d'intérêt que la vente du blé. Bref je devais m'efforcer vainement de rendre clair le principe d'une économie générale où la dépense des richesses est, par rapport à la production, l'objet premier. »

Voici présentées, dans les quelques lignes ci-dessus, les deux idées directrices du livre. La première est celle d'une émancipation de la pensée économique : celle-ci doit se libérer des analyses de l'économie classique, que Bataille qualifie d'économie particulière ou limitée, qui se soucie de la rareté, de la nécessité, de la croissance. L'économie doit être pensée d'un point de vue général, anthropologique, voire cosmique, qui permette d'embrasser la totalité des faits de l'échange, sans se restreindre aux formes particulières du marché.

Bataille estime qu'il y a lieu « d'étudier le système de la production et de la consommation humaines à l'intérieur d'un ensemble plus vaste ». Cet élargissement du champ concerné par l'économie, est, selon certains commentateurs, une véritable révolution copernicienne. D'un point de vue cosmique – *le soleil donne sans recevoir* – les questions économiques fondamentales sont celles de la dépense, du surplus, de l'excédent, de la décharge et non celles de la production, des ressources, de la croissance... « Ce n'est pas la nécessité mais son contraire, le luxe, qui pose à la matière vivante et à l'homme leurs problèmes fondamentaux. » C'est la seconde idée directrice du livre.

Il y a ainsi, selon Bataille, deux types d'activité économique auxquels se rattachent deux types de dépenses : une dépense productive d'une part, celle qu'analyse l'économie séparée, celle nécessaire à la conservation et à la continuation de l'activité productive, celle pour qui le manque domine car elle s'applique à l'existence particulière. Et d'autre part, une dépense improductive, dépense qui épouse le mouvement de l'énergie excédante, de l'effervescence de la vie.

Le modèle économique, d'un point de vue général, c'est le vivant qui reçoit du soleil plus d'énergie qu'il n'est nécessaire au maintien de la vie : alors l'énergie (la richesse) excédentaire peut être utilisée à la croissance et/ou la reproduction. « Mais si le système ne peut plus croître, ou si l'excédent ne peut en entier être absorbé dans sa croissance, il faut nécessairement le perdre sans profit, le dépenser volontiers ou non, glorieusement ou sinon de façon catastrophique. » L'humain, cet organisme complexe, est en soi « une forme aiguë d'exubérance ». Chez lui, les dépenses improductives sont le luxe, les deuils, les guerres, les cultures, les constructions de monuments somptuaires, les jeux, les spectacles, les arts et l'activité sexuelle « perverse » (c'est-à-dire, selon Bataille, détournée de la finalité génitrice). La destination de toute activité économique humaine, c'est in fine cette perte. « C'est ce que refusent des esprits habitués à voir dans le développement des forces productives la fin idéale de l'activité. Affirmer qu'il est nécessaire de dissiper en fumée une part importante de l'énergie produite c'est aller à rebours des jugements qui fondent une économie raisonnable », c'est aussi renverser la morale qui fonde cette économie.

- ➔ Le *potlatch* (donner dans la langue des Chinook) est un comportement culturel, souvent sous forme de cérémonie plus ou moins formelle, basé sur le don. Plus précisément, c'est un système de dons/contre-dons dans le cadre de partages symboliques. Une personne offre à une autre un objet en fonction de l'importance qu'elle accorde à cet objet (importance évaluée personnellement) ; l'autre personne, offrira en retour un autre objet lui appartenant dont l'importance sera estimée comme équivalente ou plus grande à celle du premier objet offert.

Très impressionné par la théorie du *potlatch* formulée par Marcel Mauss dans son *Essai sur le don*, Bataille voit dans le don, et non le troc, la forme primitive de l'échange. Une forme en phase avec l'économie considérée d'un point de vue général, qui accepte que la destination finale de la croissance soit la destruction nécessaire de l'inévitable excédent, qui ne s'aveugle pas d'une possibilité infinie de croissance, d'extension... Il choisit cet exemple du potlatch pratiqué dans certaines sociétés primitives ainsi que celui des sacrifices aztèques pour illustrer les « sociétés de consommation », celles qui brûlent l'excédent, à perte.

C'est bien, pour Bataille, le mode de dépense de l'excédent qui donne sens à l'organisation sociale, et non son mode de production. « C'est l'usage fait de l'excédent qui est la cause des changements de structure. »

À la suite des sociétés de consommation, viennent les sociétés d'entreprise militaire, que Bataille choisit d'illustrer par l'islam, les sociétés d'entreprise religieuse, illustrées par le lamaïsme, et les sociétés industrielles, illustrées par le monde occidental moderne – la bourgeoisie capitaliste. Ces trois types de sociétés dédient l'excédent de façon exclusive soit à la guerre/la conquête (ou l'extension), soit à l'outillage industriel, soit à la vie contemplative. Mais « si des différents côtés la mise est faite en entier sur un seul tableau, le lamaïsme est l'opposé des autres systèmes, il se dérobe seul à l'activité qui a pour fin d'acquérir et d'accroître. »

*La part maudite*, c'est cet excédent à détruire, inévitablement, mais qui est inconcevable, et donc maudite, dans la société moderne capitaliste. Bataille l'écrit dans son avant-propos : il souhaite, par l'étude qu'il mène, lever la malédiction. L'avenir de l'humanité dépend du choix que les hommes et femmes feront quant à la manière de dépenser l'inéluctable excédent. « Vont-ils continuer à subir ce qu'ils pourraient opérer, c'est-à-dire à laisser le surplus provoquer des explosions de plus en plus catastrophiques [c'est à dire des guerres,] au lieu de le consumer volontairement, de le détruire consciemment par des voies qu'ils puissent choisir et agréer ? »

L'économie considérée d'un point de vue général peut donner lieu à une politique, mais ce n'est pas à ce niveau-là que les premiers changements doivent s'opérer. Bataille vise la conscience de soi. Il finit son livre par ces quelques lignes, étonnantes dans un essai d'économie politique, quasi mystiques : « Les êtres que nous sommes ne sont pas donnés une fois pour toutes, ils apparaissent proposés à une croissance de leurs ressources d'énergie. Ils font la plupart du temps de cette croissance, au-delà de la simple subsistance, leur but et leur raison d'être. Mais dans cette subordination à la croissance, l'être donné perd son autonomie, il se subordonne à ce qu'il sera dans l'avenir, du fait de l'accroissement de ses ressources. En fait, la croissance doit se situer par rapport à l'instant où elle se résoudra en pure dépense. Mais c'est précisément le passage difficile. La conscience s'y oppose en ce sens qu'elle cherche à saisir quelque objet d'acquisition, quelque chose, non le rien de la pure dépense. Il s'agit d'en arriver au moment où la conscience cessera d'être conscience de quelque chose. En d'autres termes, prendre conscience du sens décisif d'un instant où la croissance se résoudra en dépense est exactement la conscience

de soi, c'est-à-dire une conscience qui n'a plus rien pour objet (sinon la pure intériorité, ce qui n'est pas une chose). »

### **Commentaire**

Sur la thématique qui nous intéresse ici, à savoir la dette, Bataille écrit ceci : au Moyen Âge (société de consommation improductive), « le vendeur doit céder la marchandise au juste prix. Le juste prix se définit par la possibilité de la subsistance des fournisseurs. L'argent prêté ne peut être l'objet d'un loyer et l'interdiction de l'usure est formelle en droit canon. Les docteurs n'ont réservé qu'avec prudence et tardivement la différence entre les prêts dont une entreprise est la fin, qui donnent au créancier un droit moral au bénéfice, et ceux qui servent à la consommation de l'emprunteur, pour lesquels il n'est pas d'intérêt justifiable. Le riche a des réserves : que le pauvre vienne à manquer, le riche qui l'empêche de mourir de faim, sans être lui-même gêné, pourrait-il au remboursement exiger davantage qu'il n'avance ? Ce serait faire payer le temps, qu'au contraire de l'espace on disait être la chose de Dieu et non des hommes. »

Est reproduit ensuite un écrit de Benjamin Franklin qui exprime l'esprit du capitalisme à l'état pur : « Rappelle-toi que le temps c'est de l'argent [...]. Rappelle-toi que la puissance génitale et la fécondité appartiennent à l'argent. L'argent engendre l'argent et les rejetons peuvent engendrer à leur tour et ainsi de suite. [...] L'argent produit d'autant plus qu'il y en a davantage, de telle sorte que le profit croît de plus en plus vite. ». Il y a bien, avec la Réforme, une révolution : « un passage à une nouvelle forme d'économie » où il apparaît inconcevable non seulement qu'une dette ne soit pas remboursée, mais aussi que le prêteur ne tire pas un profit de l'argent qu'il daigne prêter.

La dette, envisagée dans son sens courant, est un problème pour l'économie considérée d'un point de vue isolé : celui de l'homme économique, raisonnable, craignant de perdre s'il ne gagne pas. « L'économie n'est jamais envisagée d'un point de vue général. L'esprit humain en ramène les opérations, dans la science comme dans la vie, à une entité fondée sur le type des systèmes particuliers. L'activité économique, envisagée comme un ensemble, est conçue sur le mode de l'opération particulière, dont la fin est limitée. » On applique une règle qui vaut entre deux personnes – tu me rends ce que je te prête/je te prête si tu me rends – à tout un système économique...

Que serait le problème de la dette envisagé du point de vue de l'économie générale, à partir du moment où l'objectif de l'économie n'est donc pas l'accumulation de richesses mais la destruction du surplus de richesses ?

Plus tôt dans *La part maudite*, Bataille évoque une sorte de dette, dans un chapitre consacré à la société de consommation (de dépense improductive). Mais cette sorte de dette, contractée lors d'un *potlatch* est d'une autre nature, en dépit des apparences : « L'usure, qui intervient régulièrement dans ces opérations de surplus obligatoire lors des potlatches de revanche, a pu faire dire que le prêt à intérêt devait être substitué au troc dans l'histoire des origines de l'échange. Il faut reconnaître, en effet, que la richesse est multipliée dans les civilisations à potlatch d'une façon qui rappelle l'inflation de crédit de la civilisation bancaire [...] Mais ce rapprochement

porte sur un caractère secondaire du potlatch. C'est la constitution d'une propriété positive de la perte – de laquelle découlent la noblesse, l'honneur le rang dans la hiérarchie – qui donne à cette institution sa valeur significative. »

Ainsi, du point de vue de l'économie générale, le surplus que représente potentiellement une dette pourrait être « détruit ». C'est une option envisageable, non taboue, qui peut s'intégrer à l'ordre des choses. La condition serait peut-être que le maintien en vie du créancier ne soit pas dépendant de ce remboursement. La perte que représenterait une dette non remboursée serait en fait synonyme de richesse, dans le sens d'une acquisition de pouvoir. Le prêteur devenu donateur serait confirmé dans son rang. C'est peut-être ce qui est gênant ici : il n'y pas, dans *La part maudite*, de contestation des places et des hiérarchies. On a l'impression que Bataille en appelle, au nom du soleil, à la prodigalité des riches et des puissants. On a l'impression qu'il existe chez Bataille une sorte de nostalgie de l'aristocratie ou de la noblesse.

L'idée forte c'est celle de constater que, dans toutes sociétés, modernes, primitives, moyenâgeuses, etc., les individus sont liés les uns aux autres, déterminés les uns par rapport aux autres... Bataille nous parle de sociétés où une des composantes de ce lien était le don – *je suis lié à l'autre parce que je ne lui ai pas tout à fait rendu ce qu'il m'a donné*. Et il nous parle de sociétés où ce lien, c'est la dette – *je suis lié à l'autre car je lui dois quelque chose*. La différence est semble-t-il minime. Et pourtant elle est fondamentale.

*La part maudite* peut paraître un peu schématique, les catégories un peu trop caricaturales – ainsi la société médiévale n'est pas qu'une société de consommation, mais peut aussi être une société d'entreprise militaire – avec les croisades – ou religieuse – avec le monachisme. Bataille est conscient des limites de son exercice : « C'est regrettable en ce que les notions de dépense productive et dépense improductive ont une valeur de base dans tous les développements de mon livre. Or la vie réelle, composée de dépenses de toutes sortes, ignore la dépense exclusivement productive, elle ignore même, pratiquement, la pure dépense improductive. »

Toutefois, en proposant un autre point de vue sur l'économie, il permet d'aborder des problèmes – dont celui de la dette, mais aussi du rapport au gaspillage, des limites de la croissance, de la guerre, ... – à partir d'un angle neuf et stimulant. Il y a également une dimension visionnaire dans ce livre. En effet, en se basant sur l'énergie solaire, sur la thermodynamique pour penser un nouveau modèle économique, Bataille anticipe les travaux de l'économiste Georgescu-Roegen et la manière dont ce dernier mobilise le concept d'entropie : « Le principe de l'entropie est que toute énergie ne peut être utilisée qu'avec une perte, que tout système tend à développer du désordre, de l'entropie, qui nécessite une dépense d'énergie pour le maintenir en l'état.[...] De même une société ne peut exister sans dépenser l'excédent d'énergie reçue. »

Un commentateur, Arnaud du Crest, propose d'ajouter un type de dépense dans les sociétés industrielles : les dépenses contre-productives, « celles qui produisent un résultat inférieur à l'état précédent [...] que ce soient les systèmes administratifs de plus en plus complexes et coûteux, le système de la mode qui

conduit à renouveler de façon accélérée les biens, l'obsolescence accélérée des produits audio-visuels, ménagers, automobiles, ... » Il s'interroge ensuite, et on conclura cette notice sur cette question : « Et si, plutôt que de débattre sur la manière dont nous allons produire ou sur la manière dont nous allons faire un usage durable des ressources, nous débattons sur la manière dont nous allons collectivement utiliser notre excédent, comment retirer notre force de travail utilisée de manière contre-productive dans la production pour l'utiliser dans des œuvres collectives ? »

B.D.R.

**Mots-clés**

Dépense – Perte – Luxe – Croissance – Limite – Économie – Accumulation – Guerre – Sacrifice – *Potlatch* – Soleil – Industrie – Production – Extension – Conquête – Religion

**Contenu**

Introduction – Bataille et le Monde / Avant-propos / PREMIÈRE PARTIE. INTRODUCTION THÉORIQUE / I. Le sens de l'économie générale / II. Lois de l'économie générale / DEUXIÈME PARTIE. LES DONNÉES HISTORIQUES I. « LA SOCIÉTÉ DE CONSUMATION » / I. Sacrifices et guerres des Aztèques / II. Le don de rivalité (le potlatch) / TROISIÈME PARTIE. LES DONNÉES HISTORIQUES II. « LA SOCIÉTÉ D'ENTREPRISE MILITAIRE ET LA SOCIÉTÉ D'ENTREPRISE RELIGIEUSE / I. La société conquérante : L'islam / II. La société désarmée : Le lamaïsme / QUATRIÈME PARTIE. LES DONNÉES HISTORIQUES III. « LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE » / I. Les origines du capitalisme et la Réforme / II. Le monde bourgeois / CINQUIÈME PARTIE. LES DONNÉES PRÉSENTES. / I. L'industrialisation soviétique / II. Le plan Marshall